

Hobbes et La Fontaine

Hobbes et l'égalité problématique.

Dans « Léviathan », Hobbes fait voir ce en quoi l'affirmation de l'égalité des hommes est problématique. « La nature a fait les hommes...égaux » (1). Ce n'est pas tant la thèse, par quoi il s'oppose notamment à Aristote, qui est originale que l'argumentation qui la justifie et qui met en évidence les difficultés qu'elle induit. Hobbes distingue en l'homme les « facultés corporelles », sous l'angle de la force, et les « facultés de l'esprit », sous l'angle de la promptitude. Or l'observation oblige à reconnaître que les hommes sont plus ou moins forts, plus ou moins prompts. Comment du constat de l'inégalité des corps et des esprits peut-il conclure à la thèse selon laquelle la nature a fait les hommes égaux ?

S'agissant de la force corporelle, « l'homme le plus faible en a assez pour tuer l'homme le plus fort, soit par une machination secrète, soit en s'alliant à d'autres qui courent le même danger que lui »(2). Soit le plus faible peut, par la ruse, utiliser la force de l'adversaire à son profit, - pensons à la pratique de certains arts martiaux, ou, d'un autre point de vue, à la théorie nietzschéenne du ressentiment – soit le plus fort, par la menace qu'il représente, suscite l'alliance contre lui des plus faibles – Marx, dans un autre contexte, affirmera que « la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs » (3). Les hommes, inégaux quant à la force, se retrouvent égaux devant la crainte qu'ils s'inspirent : les plus faibles ont peur des plus forts, qui craignent l'alliance possible des plus faibles contre eux. « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître... »(4).

S'agissant des facultés de l'esprit, « quelque supériorité qu'ils puissent reconnaître à beaucoup d'autres dans le domaine de l'esprit, de l'éloquence ou des connaissances, néanmoins, ils auront du mal à croire qu'il existe beaucoup de gens aussi sages qu'eux-mêmes »(5). Les hommes reconnaissent des différences sur des points jugés par eux secondaires, du point de vue politique s'entend, mais se pensent aussi sages que les autres. Les hommes sont donc égaux sur le plan de la vanité. C'est la version ironique de l'affirmation cartésienne selon laquelle « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont »(6).

Hobbes n'affirme donc pas l'égalité des hommes sous l'angle de la raison, ou de la dignité, mais sous l'angle de leurs passions, et singulièrement la peur et la vanité. Ils sont égaux, plus exactement il faut les tenir pour tels, parce qu'ils se croient égaux. « Soit donc que les hommes soient naturellement égaux entre eux, ou qu'ils ne le soient pas, il faut reconnaître une égalité ; parce que s'ils sont inégaux, ils entreront en querelle et combattront le gouvernement, et la nécessité les obligeant de tendre enfin à un accord, en la paix qui se fera, ils se tiendront pour égaux. C'est pourquoi j'établis cette maxime...qu'on estime tous les hommes naturellement égaux »(7). L'égalité est donc en premier lieu une croyance, une opinion, qui plus est suscitée par la peur et la vanité. Si l'objectif est la paix, il faut traiter les hommes comme s'ils étaient égaux, ce qu'ils sont en fait, sous l'angle de leurs passions.

Cette croyance est un des traits constitutifs de la Modernité, comme la thèse de l'inégalité était le présupposé dominant de la pensée politique des Anciens. C'est cette croyance qui constituera pour Tocqueville une clé pour comprendre l'histoire des sociétés européennes : « Lorsqu'on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité...Le développement graduel de l'égalité des conditions est...un fait providentiel, il en a les principaux caractères : il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine ; tous les événements, comme tous les hommes, servent à son développement »(8). Cette destruction des valeurs aristocratiques s'est traduite en France dans ce mouvement que Paul Bénichou a appelé « la démolition du héros »(9). Là où les Moralistes français ramènent le désir de gloire à l'expression de l'amour-propre et de la vanité, Hobbes critique les valeurs féodales et aristocratiques, confondues dans la même raillerie, au nom de la menace qu'elles font peser sur la paix civile.

Or, l'égalité n'est pas par elle-même génératrice de relations pacifiées. « De cette égalité des aptitudes découle une égalité dans l'espoir d'atteindre nos fins. C'est pourquoi si deux hommes désirent la même chose alors

qu'il n'est pas possible qu'ils en jouissent tous les deux, ils deviennent ennemis »(10). Ce qui ne peut se comprendre que si ces deux pensent avoir sur cette chose, des droits égaux.

La Fontaine et la résolution du problème.

La fable « L'huître et les plaideurs » peut être lue comme un parfait commentaire imagé de la pensée de Hobbes. « Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent / Une huître, que le flot y venait d'apporter »(11). Deux pèlerins c'est-à-dire deux amis, deux égaux, qu'il nous est impossible de distinguer. L'huître, cet objet sans propriétaire, indivisible, consommable immédiatement, sans travail ni préparation, est par là même l'occasion et l'objet du conflit. Il y a selon Hobbes trois causes possibles aux querelles des hommes, la rivalité, la méfiance et la fierté. Avec l'huître nous sommes dans la troisième hypothèse. « La première de ces choses fait prendre l'offensive aux hommes en vue de leur profit. La seconde, en vue de leur sécurité. La troisième, en vue de leur réputation. Dans le premier cas, ils usent de violence pour se rendre maîtres de la personne d'autres hommes, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs biens. Dans le second cas, pour défendre ces choses. Dans le troisième cas, pour des bagatelles, par exemple pour un mot, un sourire, une opinion qui diffère de la leur, ou quelque autre signe de mésestime, que celle-ci porte directement sur eux-mêmes, ou qu'elle rejaillisse sur eux, étant adressée à leur parenté, à leurs amis, à leur nation, à leur profession, à leur nom »(12). L'huître est cette « bagatelle » qui va faire de ces deux amis des rivaux et des adversaires. Les deux hommes, du fait de leur fierté, ou, ce qui revient au même, de leur vanité, ont les mêmes prétentions ; ce n'est pas tant l'huître qui les intéresse que la reconnaissance par l'autre de leur droit sur elle. C'est ainsi que l'égalité dans les prétentions commence par opposer les hommes, dès lors qu'ils désirent « la même chose », et conduit à « la guerre de chacun contre chacun »(13).

La situation des deux « pèlerins », avant l'arrivée de Perrin Dandin, est comparable à celle de nombreux westerns, lorsque deux cow-boys se retrouvent de part et d'autre d'une place, et, ne sachant pas si l'autre est un allié ou un ennemi, n'ont d'autre solution que de dégainer le premier. « Du fait de cette défiance de l'un à l'égard de l'autre, il n'existe pour nul homme aucun moyen de se garantir qui soit aussi raisonnable que le fait de prendre les devants...(14). Ce qui rend la situation invivable, « la vie de l'homme est alors solitaire, besogneuse, pénible, quasi animale, et brève »(15). Chacun fait le même raisonnement, tout en pensant que l'autre fait de même. « Prendre les devants » revient donc à « réagir par avance » à une agression possible à laquelle je ne pourrais répondre si j'attendais d'avoir la confirmation de son existence. C'est en ce sens que « l'homme est un loup pour l'homme », suivant la formule de Plaute : « Encore que les méchants fussent en plus petit nombre que les gens de bien, toutefois à cause que nous ne pouvons pas discerner les uns d'avec les autres, les personnes les plus modérées seraient nécessairement obligées de se tenir toujours sur leur garde, de se défier, de prévenir, de prendre leurs avantages, et d'user de toute sorte de défense »(16). « L'un se baissait déjà pour amasser la proie ; / L'autre le pousse, et dit : « il est bon de savoir qui de nous en aura la joie. / Celui qui le premier a pu l'apercevoir / En sera le gobeur ; l'autre le verra faire ». Chacun prend ainsi les devants avec ses armes respectives, le geste ou la parole. Il faut donc sortir de ce cercle infernal, de cette vie selon une sorte de « principe de précaution » qui se retournerait contre son auteur. Les arguments, par l'égalité de leur force, « j'ai l'œil bon, Dieu merci ...Je ne l'ai pas mauvais aussi...Eh bien ! Vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie », ne servent qu'à exacerber le conflit, « ce bel incident ».

Le problème est résolu avec l'arrivée de Perrin Dandin, dès lors qu' « ils le prennent pour juge ». Malgré leur opposition, les deux « pèlerins » se mettent d'accord pour se dessaisir de ce qui entretient leur différend, à savoir leur capacité de jugement. Ils s'en remettent donc tous deux à l'arbitrage d'un tiers, dont ils acceptent par avance la décision. Chez Hobbes, l'Etat se présente comme le résultat d'un accord qui se formulerait ainsi : « ...c'est comme si chacun disait à chacun : *j'autorise cet homme ou cette assemblée, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à condition que tu lui abandonnes ton droit et que tu autorises toutes ses actions de la même manière* »(17).

Quoiqu'en laisse croire la morale de la fable, Perrin Dandin a agi de la meilleure façon possible. L'important pour chacun n'étant pas d'obtenir l'huître, mais de ne pas perdre la face devant l'autre. Perrin, ne pouvant donner l'huître ni à l'un ni à l'autre, aurait pu la rejeter à la mer. Sa solution pour rétablir la paix est plus judicieuse en ce

qu'elle les réunit à nouveau contre lui, mettant ainsi fin au conflit. «... Qu'en paix chacun chez soi s'en aille ». Chez Hobbes aussi c'est la capacité à instaurer la paix qui légitime le « pouvoir commun », la « république », ce « grand Léviathan »(18).

Il suffit de 25 vers à La Fontaine, là où Hobbes a besoin de plusieurs centaines de pages, mais il faut sans doute avoir lu « Léviathan » pour comprendre ainsi « L'huître et les plaideurs », sauf à ne voir dans cette fable qu'une gentille satire de la Justice, des juges et de l'esprit de chicane, comme sa morale semblerait nous inviter à le faire.

Notes :

- 1) Hobbes – Léviathan – p.121. Editions Sirey. 1971.
- 2) Id. p.121.
- 3) Marx – Manifeste du Parti Communiste, p. 52. Editions sociales. 1972.
- 4) Rousseau – Contrat Social, p.354. Gallimard. 1964.
- 5) Hobbes – Léviathan, p. 122.
- 6) Descartes – Discours de la Méthode, p.127. Gallimard. 1970.
- 7) Hobbes – Du Citoyen, p.120. Garnier – Flammarion. 1982.
- 8) Tocqueville – De la démocratie en Amérique, p.60. Garnier-Flammarion. 1981.
- 9) Paul Bénichou – Morales du Grand Siècle, p.155. Gallimard. 1967.
- 10) Hobbes – Léviathan, p.122.
- 11) La Fontaine – Fables – p.546. La Pochothèque. 2005.
- 12) Hobbes – Léviathan, p.123.
- 13) Id. p.124.
- 14) Id. P.122.
- 15) Hobbes - Léviathan, p.125.
- 16) Hobbes – Du Citoyen, p.72. Garnier – Flammarion. 1982.
- 17) Hobbes – Léviathan, p. 177.
- 18) Id. p.177.

Alain Mallet.